

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 JUILLET 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous par Léon Ledieu.—Vieux papiers, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Sur ces mots : La lutte pour la vie.—Esquisses de mœurs, par Eugène L'Ecuyer.—L'origine des Jésuites, par Albert Glevar.—Le maréchal Le Boeuf.—Primes du mois de juin.—La mode pratique.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilletons : L'Expiation.—Pauline.

GRAVURES : Portrait de M. Jean Richepin.—Paris : La prise de la Bastille le 14 juillet 1789.—La Bastille et la rue Saint-Antoine il y a cent ans.—Gravures du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



JE suis de plus en plus convaincu que c'est le soleil qui est cause de tout cela. Cet astre, que l'on nous a appris à regarder comme le grand producteur, la puissance créatrice, n'est en réalité qu'un destructeur insatiable et un tyran sans pitié.

On dit qu'il fait croître les graines et les fruits, mais en réalité il épuise la terre à laquelle il arrache les suc nourriciers; il fait pousser les renoncules, les marguerites et le chiendent, qui font le désespoir des cultivateurs; il dessèche les puits, boit la rosée, épuise bêtes et gens, donne soif, fait monter le thermomètre, surexcite les cerveaux et fait gagner de l'argent aux hôteliers.

Le soleil est le plus grand ennemi de la paix, car on ne voit guère les nations se battre pendant l'hiver, tandis qu'aux premiers jours chauds on entend de vagues rumeurs qui bientôt prennent un corps et deviennent réalité par les chocs des armées.

C'est lui qui nous condamne aux travaux forcés toute notre vie. Sitôt qu'il paraît, il nous faut nous lever, nous mettre à l'œuvre et peiner pendant tout le temps que ce garde-chiourme nous surveille, et ce n'est que quand il a disparu de l'horizon qu'il nous est enfin permis de nous reposer, de nous amuser et de dormir.

C'est toi, soleil, qui nous met tant de folles idées en tête, c'est toi qui rends la campagne inhabitable par les moustiques que tu fais sortir des bois et des marais, c'est toi qui produit le tonnerre et les pluies, qui chauffe l'eau des fleuves pour mieux nous inviter à nous noyer.

Toutes tes actions, globe de feu, portent en elles un principe mauvais et nuisible; si tu fais mûrir les raisins, c'est pour nous griser; quand, sous l'influence de tes rayons, les poissons s'ébattent dans les eaux, c'est pour nous inviter à les assassiner; si tu rends les villes étouffantes pendant l'été, c'est pour nous forcer à aller au loin chercher un refuge et nous faire dépenser les économies péniblement amassées au temps

froid, et, quand vient l'hiver, tu t'en vas, soleil impitoyable, pour nous livrer en pâture aux marchands de bois et de charbon.

Tu fais fuir ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans la vie, l'amour, qui s'en va sous les grands arbres, le soir, à l'abri de tes regards indiscrets, car tu n'aurais pas même la pudeur de le cacher, quand les amoureux s'engagent dans les sentiers perdus pour se dire ces charmantes choses que tu es indigne d'entendre.

Soleil, tu me déplaïs.

. Les mois de soleil sont les mois de sang.

Je ne vous parlerai ni de l'assassinat commis il y a quelques jours au camp de Trois-Rivières, ni des noyades accidentelles ou volontaires, pas plus que des autres tragédies récentes, mais je veux vous prouver que ce que j'avance est vrai, et pour cela il me suffira de citer quelques événements pris au hasard à propos du mois de juillet.

Le 14 juillet 1789, prise de la Bastille.

Le 17 juillet 1791, massacre des citoyens au Champ-de-Mars.

Les journées de juillet 1830, la Révolution.

Le 9 juillet 1755, bataille de la Monongahéla où les Français et les Canadiens battirent les Anglais et dans laquelle furent tués les chefs des deux armées, M. de Beaujeu et le général Braddock.

C'est à propos de cette défaite que Washington, alors colonel, écrivait : « Nous avons été battus, honteusement battus par une poignée de Français qui ne songeaient qu'à inquiéter notre marche. Quelques instants avant l'action, nous croyions nos forces presque égales à toutes celles du Canada; et cependant, contre toute probabilité, nous avons été complètement défaits, et nous avons tout perdu. »

Autre fait d'armes, à jamais immortel, le 8 juillet 1758, Montcalm remportait la fameuse bataille de Carillon.

Le soir même de la bataille, l'heureux et brillant général écrivait, sur le champ de la victoire, cette lettre si charmante de simplicité, à M. Doreil son ami : « L'armée, et trop petite armée du roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres! je n'en ai jamais vu de pareilles! »

Ah! soleil! je ne me sentirais pas le courage de te tenir rancune, si tu avais toujours éclairé d'aussi belles journées que celles de la Monongahéla et de Carillon!

. Afin d'éviter « les coups de soleil »—vous savez que cet euphémisme est employé pour désigner les cas d'ivresse—il vient de se former à New-York un club dont le but est d'abolir la traite, non pas la traite des nègres comme vous seriez peut-être tenté de le supposer, mais bien le système de payer des rondes, des tournées—ce que nous appelons traites—quand plusieurs amis se trouvent ensemble dans un bar ou un café.

Dernièrement, une douzaine de membres du club entrèrent dans un établissement de la grande métropole américaine; quatre d'entre eux burent des consommations quelconques, et le garçon leur donna un jeton pour les quatre verres absorbés.

—Donnez-nous quatre jetons, chacun paie sa quote part, dit l'un des jeunes gens, et il lui dit à quel club il appartenait en ajoutant :

—Si l'un de nous avait payé une tournée, les autres n'auraient pas voulu être en reste de politesse et se serait fait un devoir d'offrir quelque chose à leur tour; nous aurions pris chacun douze cocktails et nous serions gris comme la bourrique à Robespierre. Notre système a donc du bon.

—Oui, répondit le garçon, mais votre club nous fera plus de tort que tous les discours que l'on a prononcés jusqu'à présent contre l'intempérance.

Je suis tout à fait de l'avis du *Anti-Treat Club* et du garçon de buvette.

La sangulière habitude que l'on a de se payer mutuellement des tournées amène des résultats déplorable et pour la santé et pour la bourse. On se grise et on se ruine par politesse, une politesse

ridicule qui ne produit rien de bon, et le club en question fera, à lui seul, plus de bien que l'Armée du Salut, tout en faisant moins de bruit.

Quand au garçon de buvette, il avait bien raison de déplorer l'action de l'*Anti-Treat Club*, car il y perdra tout ce que ses clients y gagneront, mais je n'ai ni le temps ni l'envie de le plaindre.

. Le soleil a du bon, il vient d'illuminer de ses rayons les plus joyeux la grande convention canadienne de Nashua, dont je ne vous ai encore rien dit parce que je voulais être bien renseigné.

Aujourd'hui, j'ai la plume pleine du patriotisme vibrant et généreux qui vient de jaillir de la bouche éloquent d'un des représentants du gouvernement de Québec, M. Faucher de Saint-Maurice, qui porte fièrement et avec raison, à la boutonnière, la « goutte de sang » qu'il a offerte à la France pendant la campagne du Mexique.

M. Faucher de Saint-Maurice, docteur ès-lettres—vous ne le savez pas, sans doute, car aucun journal n'a encore annoncé que ce charmant écrivain avait reçu de l'Université Laval cette distinction bien due—M. Faucher de Saint-Maurice a prononcé à l'assemblée de Nashua un discours qui a remué les quinze mille Canadiens réunis dans cette grande fête de la patrie.

J'en détache le passage suivant dont chaque ligne vibre comme une lyre d'or et tonne comme un coup de canon tiré en l'honneur de la France :

Partout où le nom canadien ou acadien est prononcé aujourd'hui, que ce soit sur les rives désolées du Labrador, que ce soit sur les bords des bayous fleuris de la Louisiane, il est aimé, il est respecté. C'est que, voyez-vous, on le retrouve partout signant les plus belles pages de l'histoire de France du siècle dernier et du siècle précédent. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à faire le tour de votre salle de convention. Vous lisez sur des écussons superbes ces noms glorieux, « Robidou, fondateur de St-Joseph de Missouri »; « Pierre Migneault, premier missionnaire des Etats Unis »; « Juneau, fondateur de Milwaukee »; « de LaMothe-Cadillac, fondateur du Détroit »; « Faribault, fondateur de St Paul du Minnesota »; « Messigneurs Blanchet, fondateurs véritables de l'Orégon. »

Vous y voyez aussi le portrait d'un homme qui s'est imposé parmi vous le rôle qu'à joué plus en grand chez nous notre historien Garneau. Aussi patriote que lui, aussi modeste que lui, il s'est éteint sans bruit comme lui, pour revivre éternellement comme lui dans l'histoire du peuple Canadien français. Je ne le nommerai pas, car vos lèvres murmurent le nom à jamais respecté de Ferdinand Gagnon.

Tous ces hommes ont été les chefs d'une race qui n'a jamais hésité à se mettre au service des causes justes.

En 1868, les nôtres volaient au secours du Saint-Siège menacé. Pendant la guerre du Nord plus de 15,000 Canadiens-français ont perdu leur vie sur le champ de bataille de l'Amérique. Mon voisin de siège, le major Mal et, un soldat doublé d'un historien et d'un savant, a été blessé à cette époque. Charleau, frère de notre ancien premier ministre, sorti de l'école des tambours, nous est revenu lieutenant colonel. Et dans le beau comté que j'ai l'honneur de représenter, quand, dans les veillées, on se raconte les prouesses de ceux des nôtres qui sont morts pour la patrie américaine, on n'oublie jamais de mentionner le nom de Médard Foubier, fils de l'ancien député de Bellechasse, mort au champ d'honneur, avec deux autres de nos compatriotes, le jeune porte-drapeau Fleury d'Eschambault et le lieutenant Blais.

Qui a osé dire que notre race dégénérerait? R. Gardez ces députations de Canadiens-français venues du Kansas, du Michigan, du Nebraska, de partout. Elles viennent vous dire : Frères, comme nos pères nous sommes restés des hommes. Non, notre race n'a pas dégénéré. Nos lettrés, nos artistes n'ont ils pas fait ce que d'autres ont fait sur les champs de bataille et dans la politique? L'Académie française ne vient-elle pas de décerner la plus haute récompense, celle qui est la plus enviée, à Fréchet et à Casgrain? Est-ce que Plamondon, Théophile Hamel, Eugène Hamel, Napoléon Bourassa n'ont pas fait leur chemin dans les arts de la peinture? Hébert et Genest dans la sculpture? Eugène Taché dans l'architecture?

Voilà des noms que vous ne sauriez oublier.

A notre tour, chers compatriotes, nous ne vous oublions pas. Ah! si vous aviez pu voir, l'autre jour, la scène d'enthousiasme qui s'est passée à l'Assemblée législative, vous en auriez été vivement impressionnés.

En recevant des mains de notre président le mandat honorable que l'on nous confiait, je ne pus m'empêcher de dire :

« Puissent les applaudissements unanimes qui viennent d'éclater dans cette enceinte, aller se réper